

Éric Schulthess

**Marseille
rouge sangs**

Au long cours

♪ À lire en écoutant
"Bella Ciao", par Yves Montand ♪

Leila vient de m'écrire.

J'ai relu cent fois sa lettre et l'air me manque.

Je grelotte et j'étouffe.

C'est comme ces couchers d'enfance lorsque mon père s'amusa à me coincer la tête sous les draps. Sauf que mon père n'est plus là et qu'ils n'ont pas prévu de draps dans ma cellule.

Je me souviens, mon sang se glaçait soudain sous les poings qui m'enserraient. J'avais beau faire le mort, puis gigoter en réclamant la fin du supplice, les draps ne se libéraient au dessus de mon crâne qu'au bout d'une éternité.

Je me retrouvais seul, perdu dans ce lit trempé de larmes, la face en sueur. Abandonné par les voix des adultes. Condamné à guetter jusqu'à l'aube les premiers sursauts d'une nouvelle journée.

Aujourd'hui, c'est pareil entre ces murs gelés où ils m'ont jeté comme un chien des quais. Sauf que ma mère n'est plus là pour hurler « arrête ! » et que j'ai pris perpétuité.

Je ne regrette rien. Je ne demande pas pardon. Ni à Dieu, ni à moi-même.

Je me souviens, c'est tout.

Je me souviens de cette semaine d'automne. Ma dernière semaine de liberté.

Lundi.

Ils n'auraient jamais dû me parler de pitié.

Ils paieront, c'est sûr. Ils se repentiront de leur mépris.

Recalé. Je viens d'être recalé. Ils ne veulent pas de moi.

Je claque la porte du bureau d'embauche et je m'engouffre

dans le soir lourd de septembre. Le regard accroché à Planier¹, je me promène les bras lourds et le souffle court. Ils m'ont prié de renoncer à la mer, aux poupes et aux proues, aux amarres que l'on largue et aux sirènes qui crient à chaque départ.

Ils m'ont dit aussi que désormais, ma casquette et mon caban ne me serviraient à rien d'autre qu'à me protéger du froid. Que ça n'était plus la peine de rêver.

– Changez de cap, ils ont ajouté. Mettez pied à terre et oubliez nous. Par pitié.

La nuit, à touches lentes, installe ses barres d'encre au-dessus des façades et des toits.

Je rêvais de rade panoramique, j'imaginai un long travelling sur Marseille depuis le large, me voilà accroché à la jetée. Comme un filin abandonné. Déchiré à coups de canif par une main pressée d'en terminer.

Des petites ampoules colorées clignotent à la sortie du domaine. Rouges et vertes. Elles décorent un bar qui est en train de fermer. Le patron remercie son dernier client et tire le rideau. J'aurais volontiers bu un rhum, mais même pour un verre d'eau, c'est trop tard. Toujours pareil ici ! Marseille by night.

Je frôle des wagons de marchandises égarés sur leurs rails, au milieu d'une grande place vide de tout piéton. Près d'un entrepôt gris aux vitres éclatées, des restes de charbon amoncelé. Rien qui pourrait m'inciter à m'incruster sur le port, et pourtant, je reste à regarder ces quais qui se déroberont.

– Il va falloir réagir, je me dis. Tu ne peux pas rester scotché face au large jusqu'à la fin de tes jours. Colère rentrée. La voilà qui reprend le dessus.

Furieux, laminé, je file jusqu'au Panier à travers des ruelles sales et désordonnées.

Place de Lenche, le Trois Frères est ouvert.
J'y retrouve Louis, mon camarade de toujours. Mécano sur les bateaux en détresse, comme moi. Viré après vingt-cinq ans de chantiers, comme moi.
Doigts d'or on l'avait surnommé. Le seul à vous soigner un moteur de cargo en chantant comme Mariano.
Louis chante toujours mais le livret est devenu triste. Le port qui lui dit ciao, ça, il ne l'a pas supporté. Doigts d'or ne sourit plus et sa voix non plus.
Au comptoir, l'alcool le maintient à peu près d'aplomb, mais sorti du bar, on le retrouve souvent d'équerre.
Moi, je ne bois plus une goutte depuis que les chantiers ont fermé. Sauf que ce soir, au Trois Frères, il me monte l'envie de le commander ce rhum qui me fait de l'œil depuis tout à l'heure.
Nous trinquons à la fraternité, à l'égalité et à la liberté.
Louis entonne "*Ay Carmela!*"² puis "*Bella Ciao*"³. Au cinquième verre, la voix ruinée, il m'agrippe et me demande si je n'ai pas envie de pleurer.
– Non, je lui réponds. Je vais tout faire péter!

Mardi.

J'ai rendez-vous avec Leila. Je l'attends chez Jeannot, en terrasse, tranquille.
Lorsque je suis rentré ce matin, plus personne dans le lit. Juste un petit mot sur la table de nuit pour me dire « je t'aime, à tout à l'heure » et dans la salle de bains, le parfum de son shampoing.
Je l'attends au soleil, bien embrumé de rhum, mais encore assez gaillard pour commander un rosé frais, histoire de patienter.
Leila, c'est ma merveille, mon chéri bibi, ma douce France. La vie nous tient proches depuis quelques mois. Depuis une rencontre de roman à la sortie d'un cinéma.
C'était en noir et blanc, je crois. "*La mort aux troussees*", c'était.